Huitième année. — N° 355 — On s'abonne aux Bureaux du Journal, 17, RUE DE L'ANNONCIATION, à PARIS et dans tous les Bureaux de Poste — SAMEDI 26 JUIN 1915

ABONNEMENTS

FRANCE . . . . . Un an. 6 fr.
ÉTRANGER . . . . . — 8 fr.

LE NUMÉRO :

FRANCE . . . . . 10 centimes
ÉTRANGER . . . . . 15 —
Aux Bureaux du Journal seulement

TÉLÉPHONE : PASSY 46-11

ANNONCES
aux Bureaux du Journal

LA FRANÇAISE

Journal de Progrès Féminin

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Directrice-fondatrice :
Jane MISME

ABONNEMENTS

FRANCE . . . . . Un an. 6 fr.
ÉTRANGER . . . . . — 8 fr.

LE NUMÉRO :

FRANCE . . . . . 10 centimes
ÉTRANGER . . . . . 15 —
Aux Bureaux du Journal seulement

ANNONCES
aux Bureaux du Journal

Les Françaises pendant la guerre. Ce qu'elles font. Ce qu'on fait pour elles.

A Mme de Witt-Schlumberger

Nous voulons que ce numéro porte en tête nos sympathies douloureuses pour la mère éprouvée dont un des cinq fils vient de mourir au service de la France ; tous sont enrôlés ; pour la généreuse apôtre qui depuis dix mois donne elle même sans compter ses peines dans l'œuvre de secours.

Une femme exerce les fonctions de capitaine comme médecin chef d'un hôpital militaire

Madame Thyss Monod est la seule femme en France médecin-chef d'un hôpital. Elle fut déléguée par M. Herriot, maire de Lyon, sénateur du Rhône, autorisée par M. le général Goigoux, commandant supérieur de la défense de Lyon et M. le Directeur du service de santé pour diriger l'hôpital municipal 3 bis, à Lyon, formation auxiliaire du service de santé militaire. Cet hôpital qui comprend cent lits, a été organisé dans l'hôtellerie populaire de l'Armée du Salut, 71, rue Servient, au commencement de septembre, lorsqu'on annonça que les blessés seraient envoyés à Lyon en grand nombre. M. le docteur Herriot, maire, convoqua alors son confrère, Mme Thyss Monod qui avait déjà durant le mois d'août organisé une formation sanitaire rue Boissac. Nous notons en passant que Mme Monod allaitait son dernier bébé, ce qui ne l'avait pas empêchée d'offrir ses services médicaux dès le début de la guerre.

Dans un local qui se prêtait mal à ce nouvel usage et où il fallut toute l'ingéniosité d'une femme pour créer la salubrité et le confort nécessaires, le Dr Thyss fit pour la seconde fois une organisation d'hôpital. Elle pensait que son sexe lui interdisait d'en devenir officiellement le médecin chef ; mais l'autorité militaire, sur le rapport que lui fit le maire, n'en voulut point nommer d'autre. La directrice de l'hôpital auxiliaire n° 3 bis exerce donc des fonctions qui lui conféreraient le grade de capitaine : c'est elle qui fait les rapports pour l'obtention des décorations, qui signe les pièces officielles et notifie les punitions.

Aux graphologues qui voudraient rechercher les traits dominants d'un caractère de femme particulièrement intéressant, nous donnons ce fac simile de sa signature.

La Directrice Médecin Chef

Dr E. Thyss-Monod

Mme Thyss-Monod montre comme médecin-chef le sang froid et l'énergie dit « virils » ; en même temps elle apporte dans la direction et l'administration les qualités féminines d'économie et de savoir faire. L'hôpital n'est pas subventionné. Sa directrice le fait vivre entièrement avec les 2 fr. 50 par jour accordés pour chaque blessé. La nourriture qui est la même pour les soldats, les infirmières et le médecin-chef, est saine et abondante. Les malades sont pourvus de linge propre et de vêtements confortables ; le superflu même leur est accordé : journaux quotidiens, fleurs, un piano et jusqu'à un écran cinématographique pour des représentations données par des copains et qui mettent un peu de joie dans ce lieu de souffrances.

— Mais oui, nous dit Madame le Médecin-chef, les malades sont gais, parce que ce sont des hommes sains et que leurs blessures, si elles sont bien soignées, ne doivent pas altérer foncièrement leur santé. Ceux qui guérissent complètement, vont à la sortie de l'hôpital, rejoindre leur corps ; les autres, ceux pour qui l'amputation a été nécessaire, sont admis à l'école des mutilés, pour y apprendre un métier compatible avec leur infirmité.

Le médecin-chef est en train de signer le billet de sortie d'une dizaine de convalescents autorisés à se rendre en ville pour l'après-midi ; tous ont le teint clair et la mine reposée. Sans paroles inutiles, de son regard droit et attentif, la directrice observe chaque homme avant de lui remettre sa feuille et les hommes répondent à ce regard dans lequel il y a à la fois de la sollicitude et de l'autorité, par un bon sourire d'enfant mis en confiance. Pour le dernier de la troupe, Madame le médecin-chef est obligée d'éliminer le bulletin de sortie.

— Pourquoi ? demande l'homme.

— Vous êtes consigné par ordre du général pour avoir découché l'avant-dernière nuit.

L'homme essaie de protester ; mais la directrice d'un geste le congédie.

Tout à l'heure, au pansement du soir, elle soignera sa blessure avec la mansuétude d'une sœur de charité ; mais pour la discipline son commandement doit rester inflexible.

Madame la Dr Thyss Monod, ne l'oublions pas, exerce les fonctions de capitaine...

Marthe Pattez.

Pour l'hôpital de Mme Thyss-Monod

La *Française* a demandé à Mme le médecin en chef en quoi notre journal pourrait l'aider dans son œuvre. Elle nous répond qu'un appel à la générosité de nos lecteurs et de nos lectrices, s'il était entendu, faciliterait grandement sa tâche.

Ce 14 juin 1915.

« Car, dit-elle, nous n'avons pas derrière nous, comme les hôpitaux, des Sociétés constituées avant la guerre : Société de Secours aux blessés, Union des Femmes de France, Dames françaises), des fonds prévus et une caisse qui se remplit par toutes les générosités qui vont à elle, spontanément... Il faut calculer et il faut durer... Je voudrais que ce que la *Française* pourra nous recueillir — peu ou beaucoup — serve à assurer à nos infirmières peu fortunées, fidèles dès le début, au travail chaque jour de 7 heures du matin à 7 heures du soir, avec une nuit de veille par semaine, suivie d'un jour de repos, — quelques journées, une semaine au moins — de repos au grand air dans une petite maison que j'ai au bord de la Méditerranée et que je mettrais bien volontiers à leur disposition à tour de rôle, par série. Cela couvrirait les frais de voyage et de vie là-bas, car je ne vois pas sans crainte pour leur santé, un deuxième été lyonnais passé tout entier, jour après jour, au chevet souvent contaminant des malades ou blessés.

Merci d'avance, très profondément si vous pouvez me donner la possibilité de réaliser ce désir de réconfort, absolument nécessaire, pour mener jusqu'au bout la tâche entreprise par chacune de mes collaboratrices, de tout leur cœur et de tout leur zèle patriotique. »

Dr E. Thyss Monod.

Nous transmettons d'avance les remerciements de Mme Thyss-Monod à ceux, à celles qui voudront bien lui répondre à l'hôpital municipal n° 3, rue Servient, 71, Lyon.

NOTES D'ACTUALITÉ

La vraie Parisienne. — La manie du dénigrement de soi, notre défaut national mignon, ayant cessé de plaire du jour au lendemain — ou plutôt de la veille au jour *de la guerre*, — a, sur le champ, été remplacée par une aussi violente admiration mutuelle. Et c'était sans doute, fort bien ainsi comme réaction nécessaire à une époque de crise où l'atmosphère morale avait besoin de monter de quelques degrés. Mais il semble que, depuis bientôt onze mois, les choses aient pu reprendre leur place normale et naturelle au lieu de rester sur le plan fictif où les mettait on ne sait quel verre grossissant dont chacun semblait pourvu, à seule fin de juger soi même et les autres (sans changer de lunette, par extraordinaire).

Or, il ne paraît pas qu'il en soit ainsi si j'en juge par un article récent paru dans la *Liberté*, sous la signature de M. Maurice Donnay. L'auteur des *Éclaireuses*, repassant le chemin moral parcouru depuis un an, en prend texte pour comparer la Parisienne actuelle à la Parisienne d'avant la guerre et fait de celle-là un portrait à pleurer (d'attendrissement) et de celle-ci un portrait à frémir (d'indignation rétrospective).

A vrai dire, le sympathique académicien nous assure mollement que la Parisienne ornée de bracelets aux chevilles, danseuse de tango et lanceuse de modes grotesques était une exception, mais il propose à notre méditation une charge humoristique, datant de juin 1914 et représentant au dessin micrographique la coupe du cœur de l'une de nos concitoyennes. On y voit parure d'hermine, collier de perles, bijoux variées, limousine, chien de police et danseur argentin aux pieds nus. Et nous sommes invités à croire que si l'artiste repassait avec son instrument, il pourrait constater dans le même viscère un tout autre aménagement, à savoir : Croix-rouge, porte-monnaie largement ouvert, paquet d'aiguilles, cuillère à soupe (populaire), etc.

Au fond la généralisation était faite, car c'est généraliser l'exception que de ne parler que de cette exception. Et, avant la guerre, qui parlait de la Parisienne, non pas telle qu'elle était vraiment, mais telle que mille et trois folles (aidées d'autant de fous et de quelques impresarii et commerçants étrangers) voulaient nous faire croire qu'elle fût ? Qui, sinon ceux qui, possédant un nom et une réputation tiennent en main l'opinion et doivent la renseigner ? Et ceux-là, précisément, ne voyant que cette ronde de snobs et d'agités qui constituent le Tout-Paris, et rencontrant partout et toujours les gaîtés qui la composent, avaient fini par conclure, entre autres décadences, à la décadence de la Parisienne.

Rien d'étonnant alors à ce qu'on crie au miracle lorsqu'on voit, dans ce cœur plein des froides ambitions de la vanité, fleurir les roses mystiques de la charité. Infirmières et directrices d'ouvroirs, vraiment, les tangueuses et les « ensemblières » de l'année passée, le croyez-vous sérieusement, cher Maître ? Il y a du danger à confondre éclaireuses et féministes ; cela peut mener l'esprit le plus net à la confusion et même à l'erreur.

Or, il y a ici erreur et maldonne. La Parisienne d'avant la guerre et celle d'après sont un seul et même type, *c'est la même*. Ouvrière admirable de nos faubourgs, boutiquière ou employée à la tâche « ennuyeuse et facile », bourgeoise de cette étonnante bourgeoisie française gardienne des traditions de la race, artiste, universitaire ou institutrice qui garde comme un précieux privilège son influence rayonnante, grande dame au grand cœur qui sait administrer vingt associations charitables comme sa propre fortune, femme d'œuvre enfin qui peut vivre et mourir pour une idée, telle est la Parisienne, et je dirai, sans crainte, la majorité des habitantes de Paris.

Et telle est, cher Maître, l'étoffe dans laquelle on a taillé la femme de la guerre qui étonne et stupéfie les correspondants des *Zeitung* — il y en a encore — venus pour se repaître de notre démoralisation. « Remplaçante » de 1914-1915, c'est ainsi qu'elle veut qu'on l'appelle, est la Parisienne de tous les jours, celle que vous coudoyez dans la rue, pas celle des thés tangos, ni des générales. Celle-là n'était pas d'ici. Elle est partie.

Odette Bussard.

LA GUERRE A L'ALCOOL

LE JARDIN DU BLESSÉ

La Française est heureuse de signaler, après la création du « Vrai Poilu », à Paris, celle d'une institution analogue au Havre.

Il y a déjà deux mois que quelques dames havraises ont eu l'idée d'ouvrir cet établissement, pour soustraire aux dangers du cabaret les nombreux convalescents qui circulent dans notre ville. Ils trouvent là des salles de lecture, de récréations diverses, un cinéma et un beau jardin ; les consommations y sont *antialcooliques*, et nous ne doutons pas de tout le bien que pourra faire cette œuvre.

Les Allemands de l'Intérieur

Dans la *Revue* du 15 juin, M. Jean Finot continue sous ce titre sa courageuse campagne afin d'obtenir du gouvernement des mesures limitant la vente de l'alcool. Le prochain numéro de la *Revue* (15 juillet) indiquera de quelle façon tous les ennemis de l'alcool pourront aisément s'unir au grand effort tenté par son Directeur pour provoquer une répression décisive contre le fléau national.

Les Françaises maintiennent leur dignité envers les Étrangères

Nous avons dit déjà que, après le Congrès de La Haye, certaines de ses organisatrices avaient manifesté un vif mécontentement de l'absence des féministes Françaises. Deux présidentes de groupements affiliés à nos Associations internationales ont ainsi pris envers les Associations françaises correspondantes une attitude inamicale. Mme Biema Hymans, présidente du Conseil National des Femmes hollandaises, a écrit au bureau du Conseil National des Femmes Françaises une lettre sans aménité qu'elle a fait publier dans la presse. D'autre part, nos lecteurs savent par un article de M. le pasteur wallon Giran, que nous avons reproduit, que la présidente de l'Union pour le Suffrage des Femmes en Hollande, Mme Aletta Jacobs, aurait prononcé en public des paroles nettement injurieuses pour les Françaises abstentionnistes.

Nous avons pu voir, ces jours derniers, Mme Jacobs qui, avec Miss Jane Adams et à titre de déléguée du Congrès de la Haye, venait présenter au Gouvernement Français les vœux de ce Congrès. Mme Jacobs, tout en se refusant à adresser un démenti des paroles en cause, aux journaux qui les ont publiées, affirme les avoir dites sous une forme moins vive et non pas dans une réunion publique, mais en présence de quelques personnes seulement.

Quoiqu'il en soit, le Conseil National des Femmes Françaises a justement estimé qu'il ne devait point laisser passer de semblables faits sans protester. Il a, de son côté, communiqué à la Presse sa réponse à Mme Biema Hymans. Nous donnons ci-dessous le passage essentiel de la lettre de celle-ci et la réponse de Mme Avril de Sainte-Croix, secrétaire du Conseil National des Femmes Françaises.

On verra que d'après les explications de Mme Jacobs une rectification doit être faite au passage qui la vise dans cette dernière lettre.

LETTRE DE Mme BIEMA-HYMANS

... Vous refusez d'unir vos efforts aux nôtres pour combattre la guerre qui est cause que la voix humaine ne dépasse plus la limite du propre pays.

Vous avez peur qu'on ne croie la France affaiblie si ses femmes se réunissent à d'autres femmes, mères, épouses et sœurs comme elles, pour deviser des moyens de prévenir la répétition d'une catastrophe, qui entraîne d'innombrables deuils et des souffrances indicibles.

Il faut que vous sachiez que la plupart des femmes allemandes et des femmes autrichiennes usent des mêmes arguments que vous et que pour nous, qui avons la vision plus nette, il est cependant impossible de vous faire voir les unes et les autres par nos yeux.

Quand, deux heures après la clôture du Congrès, la lettre officielle de Mme Siegfried à notre présidente, Mme Jane Addams, nous est parvenue, je me suis demandé pourquoi elle nous arriva si tard, pourquoi elle n'avait pas été écrite il y a huit semaines et adressée à moi, afin que j'eusse pu vous renseigner ? Mais maintenant, en relisant encore une fois votre manifeste, je me rends compte de ce que vous n'eussiez pas pu agir autrement que vous ne l'avez fait, puisque vous n'avez pas compris. Vous « rendez hommage à la générosité de nos intentions » et nous n'avons jamais eu l'intention d'être généreuses. L'appel qui vous est venu de notre pays ne signifiait pas une politesse des femmes d'une nation à celles des autres nations. Ce n'était pas de la générosité des femmes des pays neutres envers celles des pays belligérants, c'était un cri du cœur de quelques femmes, et seuls les cœurs de femmes pouvaient y répondre.

Notre Congrès s'est déroulé sans l'ombre d'un désaccord. Les femmes qu'il a réunies ont donné preuve de leur inébranlable solidarité, et leurs voix se sont unies en un protêt contre la folie et les horreurs de la guerre.

Ah ! que n'a-t-il pu être protêt de toutes les femmes !

Veuillez croire, Mesdames et chères amies, à mes sentiments distingués.

H. van Bierma-Hymans,
Présidente du Conseil National des Femmes Néerlandaises.

REPONSE DE Mme AVRIL DE Ste-CROIX

Je trouve, en rentrant de voyage, la lettre que vous nous adressez, à Mme Siegfried et à moi. Son contenu me surprend et me peine. Comment n'avez-vous pas compris le sentiment, si respectable pourtant, qui dicta notre réponse à l'invitation du Bureau International de la Haye ?

Vous savez mieux que personne, chère Madame, combien, à toutes les réunions que nous eûmes ces dernières années, nous nous sommes montrées résolument et sincèrement amies de la paix ; notre pacifisme ne peut donc être mis en doute. Mais aujourd'hui, il ne s'agit pas de discuter sur un avenir lointain. Notre pays a été envahi, nos contrées les plus riches ont été dévastées, nos plus chers souvenirs ont été détruits sans excuse possible. L'heure n'est donc pas aux inutiles palabres.

Les femmes françaises ont actuellement trop de blessures à panser, trop de misères à secourir, trop de victimes à consoler, pour avoir le temps de faire autre chose que leur devoir envers leur pays. Silencieuses autant que courageuses, elles ont remis à l'heure qui verra le sol de leur patrie délivré de ses agresseurs, le droit même de pleurer leurs morts.

Nous avions compté, chère madame, sur votre équité pour donner à notre refus sa véritable signification. Votre lettre nous prouve que nous nous sommes trompées.

Vous n'avez pas plus compris le sentiment qui l'a dicté, que vous n'avez compris la valeur des mots dont nous nous sommes servies, puisque vous avez donné un sens si restreint au mot « générosité ».

Nous regrettons votre attitude à cause, surtout, des liens d'affection qui nous rattachent à tant de femmes néerlandaises. Mais nous savons que beaucoup de vos compatriotes nous ont comprises et nous approuvent. Comme nous, elles ont pensé que si votre appel pouvait s'adresser aux neutres avec succès, il n'y avait nulle chance pour que des femmes des nations belligérantes, ayant quelque autorité dans leur pays, y répondissent.

C'est ce qui est arrivé. Comme nous, elles ont jugé le moment peu favorable pour tenter entre les femmes des différents pays, un rapprochement impossible à l'heure actuelle.

N'était-il pas dangereux, pour l'avenir même de l'idée pacifiste, d'ouvrir à l'heure où la douleur étreint tant de cœurs, exaspère tant de sensibilités, des discussions irritantes, et de provoquer d'irréparables paroles ?

Ce n'est pas au moment du raz de marée qu'on construit des digues.

N'y eût-il, pour donner raison à notre conduite, que les paroles injurieuses prononcées contre nous par Mme le Dr Aletta Jacobs, présidente du Congrès, à la séance d'inauguration, qu'elles suffiraient à elles seules. L'avenir jugera entre votre attitude et la nôtre.

Croyez, chère madame, à nos sentiments les plus distingués.

G. Avril de Sainte-Croix.

L'année de guerre et "La Française"

Chaque année à fin juin la publication régulière de *La Française* est suspendue jusqu'au premier octobre (1). Selon les possibilités nous nous appliquons à faire paraître pendant ce délai de un à trois numéros. Nos amis qui depuis neuf ans bientôt révolus, nous suivent fidèlement, savent quelles raisons budgétaires nous imposent ces vacances. Et les circonstances présentes ne sont pas pour nous permettre une exception à cette règle acceptée. Nous avons donc le regret de clôturer avec ce numéro notre première année de guerre.

Nous tous qui croyons à l'œuvre efficace de notre journal, nous devons nous estimer heureux qu'il ait pu la vivre, tandis que tant d'autres publications qui eussent semblé plus résistantes que la nôtre, ont cessé de paraître ou réduit considérablement leur périodicité. *La Française* il est vrai, n'a paru que sur deux pages, mais son contenu n'a pas été de ce fait sensiblement diminué, la quatrième page ayant toujours été consacrée aux annonces ; et la composition nouvelle, plus serrée et en caractères plus petits, ayant presque entièrement compensé la troisième ; de plus nous avons cette année doublé notre tirage afin de pouvoir disposer d'un plus grand nombre de numéros pour la propagande.

Si l'on compare cet effort aux dommages causés par la guerre à notre administration, on ne peut que s'en applaudir.

Plus de la moitié de nos ressources habituelles nous a manqué. Plus de la moitié des subventions qui nous avaient été promises comme complément de nos recettes jusqu'ici insuffisantes n'a pu nous être versée. Notre revenu d'annonces commerciales ou financières s'est trouvé réduit des 3/4. Nos abonnements des pays envahis se sont naturellement trouvés annulés. Et parmi les autres, un grand nombre ont été suspendus, les ressources de nos lectrices étant réduites par la guerre ou absorbées par les œuvres patriotiques urgentes qui s'imposaient à elles. Aux plus anciennes, de la bonne volonté de qui nous étions sûrs, nous nous sommes fait un devoir de continuer quand même l'envoi du journal. Et plus que jamais nous avons saisi les occasions de distributions gratuites de numéros qui pouvaient étendre notre action.

Comment, dans ces conditions, a pu se réaliser cet exercice ? Environ 500 francs de subventions non promises sont venues spontanément combler un peu du trou creusé par les 2.000 francs manquants. Des amies dévouées, par une aide au double résultat de propagande et de recettes, ont élargi notre vente au numéro.

Nous ne saurons jamais trop de gré à Mmes Berthet, Chulliat, Marthe Pattez, Albertine Weil à Paris, Mlle Beddoukke à Marseille, Mmes Blache, Calzan, à Lyon, d'un effort qu'il faut voir de près pour en comprendre tout le mérite. Et surtout les frais d'administration ont été réduits dans une proportion considérable par l'abandon total de l'indemnité de direction.

Nos lecteurs, nos amis comprendront aisément combien tout ce que cette lutte de neuf ans contre les difficultés budgétaires ajoute de fatigue morale et physique à la tâche de perpétuer *La Française*. Elle atteint un âge que jamais auparavant une publication féministe n'a même de loin connu ; *La Fronde*, qui eut la plus longue vie, ayant duré cinq ans.

Nos peines, croyons nous, n'ont pas été perdues. Mais plus que jamais nous demandons qu'elles nous soient allégées. Plus que jamais nous faisons appel au concours de toutes les bonnes volontés sous toutes les formes.

Jane Misme.

Le Secrétariat reste ouvert pendant juillet aux mêmes heures que précédemment, et pendant toutes les vacances toute la correspondance nous parviendra. Il y sera répondu ainsi qu'aux demandes de numéros, de librairie, etc.

Nous engageons vivement nos abonnés qui se déplacent à nous demander des numéros pour faire de la propagande dans les milieux où elles iront.

(1) Le premier numéro de la *Française* a paru le 21 octobre 1906.

Les Héroïnes du Jour

CROIX ET MÉDAILLES

Parmi les médailles d'honneur des épidémies décernées le 10 juin par le ministre de la guerre, nous relevons :

Médailles d'argent. — **Mlle Alice Dumars**, de la Société de secours aux blessés, infirmière-major à l'hôpital n° 30, à Compiègne.

Mme Alexandrine de Mondion d'Artigny, infirmière à l'hôpital complémentaire n° 22, à Villers-Cotterets.

Mlle Anne-Marie Guillouzic, infirmière de la Société de secours aux blessés militaires, affectée à l'hôpital temporaire n° 15, à Compiègne.

Mlle Marthe Lambert, infirmière de l'Union des Femmes de France, affectée à l'hôpital auxiliaire n° 105, à Compiègne.

Mme Louise Gilbert, en religion sœur Eulalie, infirmière à l'hôpital n° 22 à Villers-Cotterets.

Mlle Madeleine Périssé, infirmière volontaire à l'hôpital n° 22, à Villers-Cotterets.

Mlle Emilie Savary, infirmière de l'Union des Femmes de France, à l'hôpital complémentaire n° 1, à Montpellier.

Médailles de bronze. — **Mme Madeleine Pain**, de la Société de secours aux blessés militaires, présidente du comité local et infirmière-major à l'hôpital n° 30, à Compiègne.

Mme Henri Houllier, de l'Union des Femmes de France, infirmière-major à l'hôpital auxiliaire n° 105, à Villers Cotterets.

Mlle Anna Girard-Perrin est morte la semaine dernière à Vichy, victime de son dévouement, en soignant les soldats hospitalisés, comme infirmière diplômée de la Croix-Rouge. Ses obsèques

qui ont eu lieu vendredi dernier, ont été l'occasion d'une manifestation profondément émouvante et patriotique.

LES REMPLAÇANTES

Le *Temps* annonce que le Dr Telling et une équipe d'infirmières *danoises* vont bientôt arriver à Paris pour prendre du service dans un hôpital militaire.

La petite-fille du président Wilson a fait un service à l'hôpital américain de Paris, elle a dû rentrer aux Etats-Unis en raison de son état de fatigue.

Mme Vandervelde, la femme du ministre de la Belgique, est anglaise. Depuis sa tournée de conférences en Amérique, dont nous parlions dans notre dernier numéro, elle a fait, au théâtre Réjane, une causerie dans laquelle elle a conquis tout Paris, par le charme de sa bonté.

CONSEILLONS AUX SOLDATS PÈRES D'ENFANTS NATURELS DE SE MARIER PAR PROCURATION

Beaucoup de soldats réfractaires par principe au mariage et qui ont vécu en union libre, s'imaginent qu'il leur suffit d'avoir reconnu leurs enfants pour que ceux-ci soient ensuite traités par l'Etat comme les orphelins légitimes. Or il n'en est rien. M. Camille Blaisot, député, ayant posé une question à ce sujet dans l'*Officiel* à M. le Ministre de la Guerre, voici ce que M. Millerand lui répond :

« La législation actuelle ne permet pas l'attribution de pensions aux enfants naturels, même reconnus; des demandes de secours peuvent seulement être adressées, en leur faveur, par l'intermédiaire du général commandant la subdivision de région. »

Les pères, à l'armée, soucieux de leurs devoirs, doivent donc s'empresser de légitimer leurs enfants en profitant de la nouvelle loi qui leur permet d'épouser la mère par procuration.

La reconstruction des cités détruites

Nous recevons la communication suivante :

« Lorsque l'article de *La Française* sur ce sujet a paru, j'avais déjà reçu d'une personnalité politique une réponse favorable à la transmission du vœu de la Fédération des femmes radicales et radicales socialistes, au sujet de la coopération féminine pour la reconstruction des cités. Notre initiative a été signalée par le *Rappel* avec le reste de notre action depuis la guerre.

« Avec mes remerciements croyez, chère madame, à mes sentiments les meilleurs.

« Gabrielle Moyse. »

Les Gagne-Pain de la Femme

Le Syndicat et les femmes en Angleterre

Le projet de loi sur les munitions, que le Gouvernement vient de présenter à la Chambre des Communes, porte la suppression des règlements des Trades-Union qui limitent l'emploi de la main-d'œuvre féminine.

L'inspection des écoles maternelles

Par décret, le nombre des emplois d'inspectrice départementale des écoles maternelles est porté de dix à douze par la création d'un emploi dans chacun des départements de la Loire et de la Seine-Inférieure.

Concours

Commis de l'Assistance publique en Algérie. — Date du concours prévue dès la fin des hostilités. — Age : 18 à 30 ans. — Traitement : 1.500 à 3.000 francs. — Accès aux emplois supérieurs. — Brevet élémentaire ou certificat d'études primaires supérieures exigé.

Dame employée au Comptoir national d'escompte de Paris. — Les candidates sont appelées au fur et à mesure des besoins du service. — Age : 16 à 35 ans. — Traitement de début : 3 francs par journée de travail. — Aucun diplôme n'est exigé.

Les lecteurs qui ont besoin de renseignements au sujet d'un des emplois indiqués ci-dessus ou d'une carrière administrative quelconque peuvent s'adresser de notre part à MM. les Directeurs de l'*Ecole du Fonctionnaire*, 40, avenue Daumesnil, Paris.

Joindre un timbre de 0 fr. 10 et ne pas oublier de mentionner sa qualité de lecteur de *La Française*.

ÉCHOS

...illes initiatives. — La directrice du lycée du ... a établi un roulement parmi ses élèves, ...r que chaque classe aille fleurir à tour de ... les tombes des soldats morts à la suite de ...s blessures et inhumés au cimetière de la ...

...a preuve que chaque femme peut se rendre ... en ne faisant que son métier, avec seulement ...ue de cœur et d'intelligence, nous est donnée par une blanchisseuse, qui a imaginé de ...dre, contre des mouchoirs propres, les mouchoirs sales des soldats au moment où le train ...ui les ramène du front s'arrête à la gare de son ...ge. Elle lave les mouchoirs, fait l'échange ...ain suivant, et ainsi de suite.

***

...s dangers de la rue. — La délégation cantonale du XIVe arrondissement émue du nombre d'enfants que l'on voit vendre des journaux sur la voie publique, a émis le vœu que la police interdise le séjour dans la rue des enfants d'âge scolaire, et que les commissions chargées d'accorder les allocations militaires et les secours de chômage se montrent sévères à l'égard des parents qui laisseraient leurs enfants sans surveillance.

***

Mariées noires. — Les jeunes filles belges ont décidé de ne se marier qu'en noir pendant tout le temps que durerait l'occupation allemande, par manière de protestation.

***

Bella matribus detestata. — Une fermière bretonne, Mme veuve Mandart, a neuf fils sous les drapeaux. Le dernier, de la classe 1915, a été tué à l'ennemi.

***

L'héritage de l'Académie. — Mme Daigremont a institué l'Académie des sciences morales et politiques sa légataire universelle.

ATELIERS D'APPRENTISSAGE
de LA FRANÇAISE

Nous adressons aujourd'hui, nos remerciements :

A Mme Eugène Simon, qui a réalisé sa promesse d'un versement de 100 fr. pour nos ateliers. Ce versement ne change rien à l'état de notre caisse, car depuis longtemps nous avions compté la promesse comme une réalité;

A M. Lucien Bouvat, bibliothécaire de la Société Asiatique, de qui nous avons reçu la somme de 4 francs;

A Mme Dallet, qui participe toujours de si bon cœur aux œuvres de « La Française » et nous envoie 12 fr;

A Mlle Weyer, qui avant de partir en vacances, a tenu à assurer pour plusieurs semaines la paye des apprentis par un don de 250 francs;

A Mme Mironton qui verse pour les tabourets 1 franc;

Enfin, à Mlle Beddouck qui se charge de la vente du numéro à Marseille; 50 0/0 prélevés sur cette vente pour le N° 349 nous donnent 1 fr. 25.

La précédente encaisse de 231 fr. 35, augmentée de ces versements, donnait un total de 499 fr. 60. Les trois payes et les menues dépenses nous laissent : 426 fr. 95.

Nous prévoyons pour bientôt une dépense de matériel, car nos apprenties ont besoin de galées en fer, (plaque de zinc qui a un rebord en équerre à sa partie inférieure et à son bord droit, et sur laquelle on pose la composition typographique lorsque le composteur est plein.) Nous espérons que des aides nous faciliteront cette dépense.

L'ŒUVRE DE SECOURS PUBLIQUE ET PRIVÉE
A PARIS ET EN PROVINCE

L'AIDE MORALE

Cette œuvre dont nous avons tenu nos lecteurs au courant, vient de clôturer sa saison; et sa fondatrice, Mme Moll-Weiss, a présenté à l'Assemblée générale un très intéressant rapport. Nous croyons devoir le publier presque intégralement, autant pour donner cette œuvre en exemple à nos amies de province qui voudraient l'imiter, que pour contribuer, selon nos moyens, à sa tâche future. Les vacances interrompent ses séances parisiennes, mais L'Aide Morale *ne renonce point à continuer son action, de plus en plus nécessaire, d'encouragement à la patience et au renoncement. Et plus que jamais elle a besoin qu'on la comprenne et qu'on la soutienne.*

L'AIDE MORALE
1914-1915

Rapport moral de Mme Moll-Weiss

C'était vers la fin du mois de septembre 1914 : j'avais été convoquée à une réunion d'ouvrières parisiennes auxquelles on se proposait de trouver du travail. La réunion n'aboutit pas, mais ce qui me frappa bien plus que leurs misères, — à laquelle les secours de chômage obviaient en partie, — ce fut la lassitude, la tristesse, la désespérance des femmes qui m'entouraient. Fières d'une habileté professionnelle qui leur assurait la vie, elles se trouvaient à la fois privées de leur travail, on peut dire de leur art, et de la tendresse de ceux que la patrie avait appelés à sa défense et, après à peine deux mois d'isolement, me firent l'impression de pauvres êtres ballottés dans tous les sens, allant à la dérive sous toutes les impulsions comme elles auraient été à l'ascension de toutes les vertus si les impulsions, au lieu d'être déprimantes avaient été d'ordre élevé. Quelques-unes, croyantes convaincues, tâchaient bien, instinctivement, de raffermir leur courage, de calmer leurs angoisses en cherchant un refuge dans la religion, mais combien d'entre elles, élèves de l'école laïque, après avoir plus ou moins délaissé les dogmes se sentaient incapables d'y revenir, plus abandonnées, plus isolées encore que leurs compagnes, que leur prêtre, leur credo, leur religion soutenaient! Et ces observations s'étendaient aux hommes. Comme les femmes, ils amenaient sur mes lèvres la parole connue : « l'homme ne vit pas que de pain »; comme les femmes ils m'inspiraient le désir d'aller à eux, de serrer leurs mains, de leur dire : « Vous n'êtes pas seuls, on n'a pas seulement pensé à vos besoins physiques, on a songé aux autres: voulez vous accepter de venir chez nous le dimanche nous tâcherons de vous donner de la patience et du réconfort moral? »

Et ce fut le plan de l' « Aide Morale » : réunir le dimanche, à 4 h. 1/2, c'est-à-dire au retour de la promenade dominicale, dans un lieu bien chauffé, bien éclairé — capable de faire concurrence au cabaret, — la famille ouvrière et lui donner la pâture intellectuelle et morale vers laquelle elle aspire passionnément.

Une conférence d'ordre pratique apprenant à nos auditeurs les notions immédiatement utilisables par eux, puis « un jeu » mené par un poète, un philosophe, un historien, ou autre « meneur de Jeu » sur un sujet d'ordre philosophique, moral ou historique illustré de vers, de chants, de musique. Les exécutants ne feraient pas défaut, car le monde des artistes souffrait, lui aussi, d'un douloureux chômage.

Le lieu de réunion serait la salle des Fêtes des différentes mairies, la mairie étant plus que nul autre édifice public désignée pour accueillir les populations. Elle pourrait, par la même occasion, tâcher de faire de la maison commune la véritable maison communale, telle qu'elle devrait partout être comprise.

Dans chacune de ces mairies un délégué ou une déléguée de l' « Aide Morale » remplirait les fonctions de Maître de maison; presque toutes les mairies de Paris en sont aujourd'hui pourvues et la banlieue imite la capitale. Mais pour obtenir ce beau résultat, l'idée n'a pas suffi; il a fallu que les esprits les plus distingués — nos présidents d'honneur, les membres de notre Comité — que la Comédie-Française, bientôt suivie par l'Opéra-Comique et par l'Opéra, nous prissent sous leur noble patronage. Désormais tout devenait facile, l' « Aide Morale » allait pouvoir, chaque dimanche, donner des séances dans cinq ou six mairies : le rêve, grâce aux collaborations qui lui arrivaient, devenait une belle et lumineuse réalité.

Nos collaborateurs. — Ils sont aujourd'hui au nombre de 250 environ : artistes, poètes, savants, historiens, commerçants; tous, sans distinction d'aucune sorte, ont avant tout cherché à remplir le programme qui leur était tracé; tous ont mis au-dessus des aspirations personnelles, des désirs personnels, le noble souci de faire du bien à l'humble auditoire qui, chaque dimanche, se pressait de plus en plus nombreux aux portes de nos mairies. Et toutes les classes de la nation, mises ainsi en contact, ont donné les réactions les plus merveilleuses, les plus magnifiques, et toutes — je l'affirme ici — ont trouvé dans cette fréquentation des raisons d'espérer et d'attendre avec plus de patience.

Et peut-être, parmi eux, les réfugiés ont-ils eu la meilleure part. Tous les dimanches, dans chacune de nos mairies, 50 places leur étaient réservées, et à deux reprises différentes nous leur avons donné des séances plus particulièrement à leur usage.

Pauvres parmi les plus pauvres, eux qui n'ont plus ni maison, ni petite patrie, ils nous semblaient avoir droit à des égards particuliers.

Mme Moll-Weiss lit alors la lettre d'une directrice d'ouvroir à qui des invitations furent envoyées régulièrement pour ses ouvrières et celles d'une auditrice. Ces lettres témoignent de l'intérêt pris par le public populaire aux séances de l'Aide Morale, bien que jamais les programmes n'aient sacrifié à la grossièreté ni même à la vulgarité.

Nos artistes. — Je n'ai jamais mieux compris leur délicate bonté, ni jamais admiré davantage leur générosité exquise. Tous, les plus illustres et les plus jeunes, sont venus à nous avec un élan qui ne correspondait pas à la modicité du petit défraiement que nous pouvons leur offrir.

Ce n'était plus pour un public ordinaire qu'ils disaient, qu'ils chantaient : c'était pour la patrie éprouvée, pour la patrie en deuil, et leurs accents étaient magnifiques, et les salles tressaillaient sous l'envolée artistique et patriotique qui, vibrante et passionnée, allait aux âmes, et dans un élan suprême faisait communier tous les cœurs.

Quelques-uns, d'une ponctualité déconcertante, intriguaient pour venir tous les dimanches, et c'est le 30 mai, le dernier dimanche, que nous apprenions les raisons de leur apparente avidité : le cachet touché ponctuellement tous les dimanches était, ponctuellement aussi, versé à la caisse de la Fraternelle des artistes le lundi suivant.

Eux aussi nous ont écrit, et leur reconnaissance se faisait très douce pour nous remercier, non seulement de l'aide matérielle que nous leur apportions, mais pour nous dire leur gratitude d'être associés à notre œuvre, et surtout d'être encouragés à travailler, car dans la certitude de n'être pas engagés ils finissaient par laisser tout travail, et c'était la ruine définitive. Combien ils auraient eu tort de se laisser aller à la désespérance, cependant! Si l'Aide Morale a été la première ou une des premières à organiser des séances, elles se sont bientôt multipliées au point de mettre dans l'embarras celles de nos artistes qui n'avaient pas le moyen de se procurer des toilettes. Et c'est alors que *l'œuvre du vestiaire* ou de la toilette habillée, œuvre dont l'idée revient à notre cher trésorier et l'exécution à sa femme, Mme M. Bourrelier, a su réunir pour 90.000 francs de toilettes, sur lesquels on a déjà distribué 75.000 francs et qui continuera — à la joie de nos collaboratrices — son office durant tout le mois de juin.

Et le chiffon frivole prend une sorte de majesté dans l'élan avec lequel celles qui le possèdent l'offrent à celles pour qui il représente l'instrument de travail et dans l'expression de reconnaissance avec laquelle les artistes éprouvées acceptent le don qui leur est fait. De part et d'autre c'est une douce alliance, alliance féminine presque incompréhensible aux hommes, mais qui émeut et qui lie!

Nos conférenciers. — Qui vous dira leur dévouement et leurs malheurs? Leur dévouement, il est allé jusqu'à comprimer leurs conférences et à les faire tenir en un quart d'heure, voire dix minutes, pour faire plaisir aux maîtres de maisons, je veux dire aux délégués, plus soucieux du plaisir de leur public que de son instruction. Leurs malheurs; mais pourquoi y insister puisqu'ils sont passés? J'aime mieux m'incliner devant leur simplicité exquise et leur dire toute notre admiration.

Nos délégués. — Chevilles ouvrières de la réussite de nos séances, ils ont été d'une activité, d'une bonté, d'une conscience que je ne saurais qualifier. Combien d'entre eux qui avaient au front les êtres les plus chers, fils bien-aimés que la patrie en danger disputait à leur affection, semblaient oublier leurs angoisses personnelles à force de se préoccuper des autres, et même frappés au cœur — car le malheur n'a pas hélas! épargné notre groupe — dans un redressement superbe ont tâché d'oublier la plaie saignante en s'inquiétant, si possible, plus encore que par le passé, du bien qu'ils pouvaient faire.

Vous parlerai-je des **membres de notre bureau** : ils sont si près de moi que la tâche est délicate; ce n'est pas une raison cependant, de l'éluder, car ce serait une injustice. Je pense que tous ici m'approuveront quand je dirai qu'ils ont été au-dessus de tout éloge, n'épargnant ni leur talent, ni leur peine pour faire de « l'Aide morale » ce qu'elle devait être et pour cela commençant, avant tout à la faire aimer. Tâche plus difficile qu'on ne pourrait croire, car souvent, hélas! les limites d'un budget trop étroit mettaient des menottes à leur générosité; mais leur bienfaisante activité trouvait le moyen de remplacer la monnaie absente par... de l'aide morale distribuée avec tant de douce et charmante aménité qu'on oubliait la pauvreté de notre caisse pour louer la richesse de leur cœur!

A tous, présidents d'honneur, membres du comité, artistes, meneurs de jeux, conférenciers, délégués, membres du bureau, je dis merci!

Je remercie aussi Messieurs les **Maires**, qui malgré les complications que notre venue causait dans leurs mairies, si envahies déjà, nous ont accueillis avec bienveillance et ont mis leurs salles à notre disposition; merci aussi à nos donateurs qui ont facilité notre entreprise.

Mme Moll-Weiss termine en retraçant le tableau noble et charmant des réunions d'organisation de séances entre ses collaborateurs et elle.

Chronique des Œuvres et Institutions

Ligue française pour le Droit des Femmes.

Assemblée générale, dimanche 27 juin, à 3 heures, Hôtel des Sociétés Savantes (salle du Collège des Sciences sociales), 28, rue Serpente.

Ordre du jour :

1° Lecture du procès-verbal et de la correspondance;

2° Prorogation des pouvoirs du Comité;

3° Enquête sur le travail des femmes dans les administrations publiques pendant la guerre;

4° Compte rendu du Congrès de La Haye : Entrevue avec Mmes Addams et Aletta Jacobs;

5° Organisation d'une tombola au profit des œuvres d'assistance de la Ligue.

La présidente,
Marie Bonnevial.

La secrétaire générale,
Maria Vérone.

La Serviette du Soldat.

Nous recevons les renseignements complémentaires suivants sur cette œuvre :

Présidents d'honneur :

M. Léon Bourgeois, M. le Pr Landouzy.

Comité d'honneur en formation :

Mme Isabelle Bogelot, chevalier de la Légion d'honneur;

Mme Jules Siegfried, présidente du Conseil National des femmes françaises;

Mme le Dr Edwards Pillet, présidente fondatrice de la Ligue des mères de famille;

Mme Alphen-Salvador, présidente fondatrice de l'Association pour le développement de l'assistance aux malades;

M. le Dr Girard Mangin, médecin directeur de l'office antituberculeux de l'hôpital Beaujon;

M. le Dr Sidler,

Mlle Valentine Thomson, directrice de la *Vie féminine*;

Mme E. Weill, présidente fondatrice de la Société amicale de bienfaisance.

M. le Dr Bouillet, maire du XVIe arrondissement;

M. Eugène Brieux, de l'Académie française;

M. Ferdinand Buisson, président de la Ligue des Droits de l'homme;

M. Cazalet, président fondateur de la Société bordelaise des Bains-Douches à bon marché;

M. Paul Doumer, sénateur;

M. Edouard Herriot, sénateur, maire de Lyon;

M. Mesureur, directeur de l'Assistance publique à Paris;

M. Paulet, directeur au ministère du Travail et de la Prévoyance sociale;

M. Georges Risler, président de la Section d'hygiène au Musée social;

M. Georges Weill, ancien député de Metz au Reichstag.

Comité de réception :

Mmes Blanc, Albert Bloch, Georges Cahen, Dessaux, Furstoss Berteau, Gérard, André Lalande, Mathis, Vernet.

Fondatrice : Mme Henry-Nathan.

Services de réception :

Arrondissements I, II : 37, rue Radziwill, Cercle de la Jeunesse républicaine;

IVe : Mairie, place Baudoyer;

Ve : 15, rue des Bernardins, Ecole professionnelle Saint-Vincent-de-Paul;

VIIe : 67, rue Pierre-Charron, Vestiaire féminin;

IXe : 16, rue Ballu, Vestiaire franco-belge de la Société amicale de bienfaisance;

Xe : 35, rue Bichat, Dispensaire antituberculeux du Xe arrondissement;

XIe : 6, rue Gobert, siège du Devoir social;

XIIe : 9, rue de Cîteaux, ouvroir de l'Union des Femmes de France;

XIIIe : place d'Italie, mairie;

XIVe : mairie de Montrouge.

XVe : 146, avenue Emile-Zola, magasin de l'Entr'aide;

XVIe : 71, avenue Henri-Martin, mairie;

XVIIe : 141 *bis*, rue de Saussure, Assistance par le travail des VIIIe et XVIIe arrondissements;

A Bourg-la-Reine : 9, rue du Chemin de fer;

A Saint-Mandé : 119, avenue de Paris.

Les dons en nature (serviettes et linge de toilette) sont reçus dans les dépôts de quartier déjà ouverts, et les dons en espèces peuvent être adressés à Mlle Bergeon, trésorière, 23, rue Desbordes-Valmore.

L'Œuvre libératrice société de Relèvement et de Reclassement pour jeunes filles.

L'Assemblée générale de l'Œuvre libératrice a eu lieu le dimanche 20 juin, sous la présidence de M. Ferdinand Dreyfus, sénateur.

Une fois de plus, les assistants ont pu apprécier et admirer les bienfaits de l'œuvre, le dévouement de sa présidente Mme Avril de Sainte-Croix et de sa secrétaire générale, Mme Eugène Simon.

Chansons.

On nous communique deux chansons de guerre composées par Mme Amine et dédiées à Mme Isabelle Bogelot. L'une a pour titre *la Marseillaise des Alliés*, l'autre *la Guillaumette*. Elles se vendent 0 fr. 10.

En Province.

A l'hôpital Saint Maur, à Montluçon, un banquet a été récemment offert aux malades des ambulances et hôpitaux de la ville. L'initiative en avait été prise par Mme Monin, présidente de la Mutualité maternelle. Citons un fragment du compte rendu publié dans *le Centre* :

« M. le Sous Préfet, le commandant d'armes, le médecin-chef de la Place avaient tenu à honorer cette superbe fête de leur présence. Une large part de reconnaissance doit aller à Mme Monin, toujours prête à secourir nos malades et cherchant toujours à adoucir leur existence et à charmer leurs loisirs forcés; à M. le médecin-chef de l'hôpital, qui ne se borne pas à guérir, avec quelle habileté, mais qui de plus, est toujours prêt à accueillir avec plaisir tout ce qui peut égayer et réconforter ses chers malades; à M. l'officier gestionnaire, qui met tout en œuvre pour faire des heureux autour de lui, pour rendre chaque jour son hôpital plus confortable et plus accueillant, qui s'est multiplié dimanche pour venir en aide aux aimables demoiselles et faire pleuvoir sur les tables les douceurs et les bouteilles de vin vieux.

Nous devons aussi adresser nos remerciements les plus sincères à l'Ecole supérieure des Filles, pour ses menus pittoresques, à l'Amicale des instituteurs et institutrices de l'Allier, à l'Union nationale des Cheminots, à un groupe d'instituteurs et d'institutrices, à MM. Sarrassat, Joyau-Ramond, la Ruche Montluçonnaise, Montusès, Rebière, Thomas, Besson, Lassagne, Devalier, Malochet, Aucouturier, à Mlle Duchet, à Mmes Lalliot, de Chambérat, Adam et Gorce, de Vilaix. »

« Haut les cœurs ».

Nous recommandons vivement à nos lectrices qui s'occupent des femmes de mobilisés, l'excellent journal bi-mensuel de Mme Paul Mellen, *Haut les cœurs*, qui leur est spécialement destiné.

Les personnes ayant le désir de contribuer à la diffusion de *Haut les cœurs* sont informées que des numéros du journal sont mis à leur disposition à la Librairie Fischbacher, 33, rue de Seine, et leur seront adressés suivant leur désir, à raison de 1 franc les 20.

Prix d'un seul abonnement pour 6 mois : 1 franc.

Plus la guerre se prolonge et plus il est nécessaire de soutenir celles qui en portent le plus durement le poids.

LES LIVRES

La Veillée des Armes,
par Marcelle Tinayre.

Notre grande romancière n'a point fait un roman qui, plaçant dans une fiction des émotions trop actuelles et douloureuses, eût paru une sorte de profanation. Elle a eu l'idée ingénieuse de présenter Paris à la veille de la mobilisation, dans tous ses aspects, et de traduire les impressions ressenties par tous, en tous les milieux, pendant ces heures inoubliables, si récentes et pourtant déjà si loin de nous. Elle l'a fait avec le don unique d'observation et d'expression qui est le sien. Mme Miton la concierge, la papetière Mme Anselme, l'exquise Simone, l'inquiète Nicolette, Marie Pourat la femme de ménage, et la mère Bonjiron au langage vert, prête à embrocher les Prussiens, nous les connaissons désormais. Il semble même que nous les ayons toujours connues. Toutes, en ce soir du 31 juillet, se sentaient sœurs malgré les différences de conditions, unies dans une communauté d'angoisse. « Leurs yeux fixes disaient : mon fils! mon mari! » et les yeux des inconnues, embués de pleurs, répondaient : « mon mari! mon fils! »

« Le patriotisme de la femme, écrit Mme Tinayre, n'est pas de la même nature que celui de l'homme. Il n'a pas la brutalité d'un instinct ou l'austérité d'une idée. C'est un sentiment qui ne s'attache pas à des abstractions et qui ne connaît pas la sanglante ivresse de la bataille. La France des femmes, c'est d'abord le foyer, l'époux, l'enfant, puis l'église, les doux paysages, les traditions de famille, les tombeaux des morts... Depuis des millénaires, les hommes s'égorgent pour des causes justes ou injustes, mais ces causes dépendent d'eux seuls, et jamais la menace de mort n'est venue de celles qui soignent les blessés et refont les générations. »

Mais toutes, en ces jours héroïques, ont puisé dans leur amour même la force nécessaire pour le sublime sacrifice, le plus grand, car il dépasse en courage celui que l'homme fait de sa vie. Presque toutes se sont dit, comme Simone Davesnes :

« Puisque je suis, comme Dieu même l'a voulu, l'os de ses os et la chair de sa chair, il faut qu'il reconnaisse en moi sa plus profonde pensée, sa conscience vivante; il faut que son âme soit devant la mienne comme devant un miroir; il faut que mon courage égale le sien, et qu'il me sente une avec lui, comme je ne l'ai jamais été, au moment même qui nous séparera. »

Mme Marcelle Tinayre a bien fait d'écrire ces impressions encore toutes vibrantes. Cela donne à son livre une puissance d'émotion intense maintenant, et une valeur inestimable pour l'avenir.

he Great Condé, a life of **Louis II de Bourbon, Prince of Condé**, by the Honourable Eveline Godley.

Relire l'histoire de nos grands hommes de guerre et de nos gloires passées ne sera jamais hors de saison; et il est doublement intéressant de les voir juger par une étrangère, dont l'impartialité est assurée.

Les quelque 700 pages que Mme Godley consacre à Condé sont un bel exemple de conscience historique, de documentation approfondie. Elles représentent un labeur minutieux, persévérant, de plusieurs années sans doute, en même temps elles sont fort attachantes.

La tâche d'écrire sur un homme de guerre comme Condé paraissait particulièrement dure pour une femme. Mais l'ouvrage de Mme Godley prouve que si notre sexe éloigne des champs de carnage, il ne prive pas nécessairement de l'intelligence de la stratégie. Les récits des batailles de Rocroy, de Fribourg, de Nordlingen, etc., de la longue lutte entre les deux plus grands tacticiens du XVIIe siècle, Turenne et Condé, pourraient — semble-t-il — être signés par un critique militaire.

Sans noyer l'histoire dans l'anecdote, Mme Godley a su éviter l'aridité. En cela, elle était plutôt servie par son sujet, car si Condé fut un grand chef d'armée, il était aussi premier prince du sang, et sa vie se partage à peu près également entre la guerre et la Cour. Aussi, à côté des faits d'armes héroïques, des passionnantes péripéties des combats, il y a les réunions de Chantilly, la fréquentation des Précieuses, les petits scandales, les grandes intrigues, le roman cornélien de la jeunesse du grand homme, où il remporta, sur lui-même, l'une de ses plus grandes victoires, et où la jeune fille qu'il aimait (Marthe du Vigean) se montra digne de lui et de son courage; il y a les épisodes dramatiques ou romanesques de la Fronde, le séjour en Espagne, les tristesses du foyer domestique, et à travers cette vie mouvementée on voit passer toute la haute société du temps.

Dans le désir d'être utile à l'auteur, je signale que les deux vers, page 117, attribués à Condé, sont une citation de Corneille. C'est là une toute petite erreur, bien insignifiante, mais Mme Godley a montré, par la probité de sa documentation, le prix qu'elle attache à l'exactitude.

Alice Berthet.

La ligue de « l'Etoile Blanche » publie d'excellentes petites feuilles adressées « Aux Françaises de 1915 » par leurs sœurs aînées en temps de guerre. Voici les titres des six feuilles de la série : Valoir double, Foyers à refaire, Maternité, Mort à l'ennemi (l'alcool), La main à toutes les pâtes, Entr'aide et solidarité. La série 0 fr. 10, franco 0 fr. 15. Dix séries 1 franc, franco 1 fr. 15.

Vente pour "Les Orphelins de la Guerre"

La Française a parlé dans son dernier numéro de février de l'œuvre si intéressante des Orphelins de la Guerre qui n'a cessé depuis août 1914 de recueillir les enfants de mobilisés orphelins de mère, dans des colonies créés par elle à Etretat, en Algérie, à Saint-Jean Cap-Ferrat. Une de nos fidèles abonnées organise pour octobre prochain une vente au profit de la section Saint-Jean Cap-Ferrat. Celles d'entre nos lectrices qui voudraient contribuer à cette bonne action, sont priées d'adresser leurs envois chez Mme Laffollye, 11, rue d'Aumale, à Paris, *au nom de La Française*.

NOUS AVONS REÇU

Abonnements de propagande

De Mme Dallet (1 abt.)	6 fr.
De M. Th. Reinach (5 abts.)	32 fr.
Sincères remerciements.	
De Mme Falco (4 abonnements de propagande)	24 fr.

Maisons Recommandées

ALIMENTATION POUR RÉGIME DIÉTÉTIQUE

FARINEUX MALTÉS et DIASTASÉS pour Malades, Convalescents, Enfants, Vieillards
PATES ALIMENTAIRES
Maison BIGNON-PARIANI. — Fondée en 1883
5, rue de l'Arcade, Paris, Madeleine
Téléph. : 303-04
Pâtes alimentaires en tous genres
Riz, Semoules, Tapioca, etc.
Comestibles étrangers
Livraison dans tout Paris. — Expéditions en Province. — Envoi franco du catalogue sur demande.

BIÈRES

BIÈRES FANTA non alcoolisées
Bière Spéciale pour Nourrices
Bière de Table
Bière Fine pour Soirées
6, rue Guyot (Paris). — Téléph. : 543-82

HORS-D'ŒUVRE

Maison J. PATIN (fondée en 1879), 21, rue des Mathurins (près la rue Tronchet). — Téléph. : Central 47-58.
Cafés — Thés — Maté.
Variétés de Hors-d'Œuvres.
Livraisons Paris. — Expéditions en Province

J'OFFRE Conseils, Appui aux Familles, Avances sur successions et titres. Je facilite Prêts Hypothécaires et Vente d'immeubles ou vinager Je négocie toutes Valeurs cotées ou non (argent de suite). J'apporte recouvrements à forfait de créances ou effets de Commerce, et je renseigne gratuitement sur le moratorium. Georges HARMOIS (J. boulevard Voltaire, 119, Paris. Tél. Roquette 61-24. (5e ann.)

La gérante : Jane MISME.

PARIS — IMP. CH. SCHLAEBER, 110, RUE SAINT-HONORÉ